

Le mépris de la cour :

la littérature anti-aulique en Europe
(xvi^e-xvii^e siècles)



Tiré à part :
La critique de la cour dans le Misaulus sive Aula d'Ulrich von Hutten : un exercice de style ? · Brigitte Gauvin

Confrontés à l'émergence de la société de cour, telle que Norbert Élias l'a analysée, les auteurs hésitent entre fascination et dénonciation. Avec ironie et parfois cynisme, la poésie, les narrations, le théâtre dépeignent à la fois les attraits et les dangers de la vie curiale. À côté des traités qui enseignent comment réussir dans le monde, de Castiglione à Gracián, fleurit aussi une littérature du refus ou de la satire, qui vilipende les valeurs de la cour, fait l'éloge de la retraite ou appelle à la révolte. Bien des œuvres sont traversées par ces postulations contradictoires, hésitant entre la recherche d'une morale adaptée aux contraintes sociales et la tentation de la fuite loin des cours corrompues et corruptrices. La publication en Espagne de l'ouvrage d'Antonio de Guevara, le *Mespris de la cour et l'éloge de la vie rustique* (1539), puis ses traductions à travers toute l'Europe, ont cristallisé un thème déjà très vivant dans la littérature antique puis médiévale : celui de la satire du milieu urbain, des sphères du pouvoir et de la cour, conjuguée à l'éloge d'une vie simple, « médiocre » et rustique. Cette topique morale et politique traverse ensuite toute la littérature et la philosophie politique, de la Renaissance à l'Âge classique.

Illustration : Andrea Mantegna, *La Cour de Louis III Gonzague* (détail), fresque du mur nord de la Chambre des Époux (1465-1474), Palais ducal de Mantoue © 2018. Photo Scala, Florence. Avec l'aimable autorisation du ministère des Biens et Activités culturels et du Tourisme (Italie)

ISBN de ce PDF :
979-10-231-3150-5

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

LE MÉPRIS DE LA COUR

CAHIERS SAULNIER

Derniers ouvrages parus

Îles et Insulaires (XVI^e-XVIII^e siècle)

Frank Lestringant & Alexandre Tarrête (dir.)

Paris, carrefour culturel autour de 1500

Olivier Millet & Luigi-Alberto Sanchi (dir.)

Poésie et musique à la Renaissance

Olivier Millet & Alice Tacaille (dir.)

L'Unité du genre humain. Race et histoire à la Renaissance

Frank Lestringant, Pierre-François Moreau & Alexandre Tarrête (dir.)

L'Expérience du vers en France à la Renaissance

Jean-Charles Monferran (dir.)

La Poésie à la cour de François I^{er}

Jean-Eudes Girot (dir.)

Contes et discours bigarrés

Marie-Claire Thomine (dir.)

La Renaissance de Lucrèce

Emmanuel Naya (dir.)

Cahiers V. L. Saulnier
35

Le Mépris de la cour

La littérature anti-aulique en Europe (xvi^e-xvii^e siècles)

sous la direction de Nathalie Peyrebonne,
Alexandre Tarrête et Marie-Claire Thomine



Ouvrage publié avec le soutien de l'Association V. L. Saulnier,
du CELLF et du Conseil scientifique de Sorbonne Université (faculté des Lettres)

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0590-2
© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018

versions numériques
© Sorbonne Université Presses, 2023

Mise en page ATELIER CHRISTIAN MILLET
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN
adaptation numérique Emmanuel Marc DUBOIS/3d2s

SUP

Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) (0) 1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

PREMIÈRE PARTIE

France et Allemagne

LA CRITIQUE DE LA COUR DANS
LE *MISAULUS SIVE AULA* D'ULRICH VON HUTTEN :
UN EXERCICE DE STYLE ?

Brigitte Gauvin

Ulrich von Hutten (1488-1523) est l'un des chefs de file de l'humanisme allemand. Après dix ans passés à aller d'une université à l'autre dans des conditions souvent misérables, son sort s'améliore lorsqu'en 1517, il est couronné *poeta laureatus* puis devient, la même année, le protégé du puissant archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg. Il publia, l'année suivante, le *Misaulus sive Aula*¹, son deuxième dialogue. À bien des égards, on peut voir dans ce long texte un exercice de style : Hutten l'écrit très vite pour répondre à la suggestion d'un ami influent, utilise comme modèles deux œuvres emblématiques, *Sur ceux qui sont aux gages des Grands* de Lucien et *De curialium miseriis* (*Les Misères des gens de cour*) d'Aeneas Silvius Piccolomini, futur pape Pie II, et file de manière systématique la métaphore de la *navigatio vitae*. Son ami Pirckheimer lui reprocha d'ailleurs l'immaturité de cette œuvre. Après avoir étudié la critique de la cour par Hutten et l'avoir comparée à ses sources, nous nous attacherons cependant à montrer que ce dialogue ne se limite pas à répéter les clichés de la critique anti-aulique, mais qu'il reflète aussi la situation du chevalier à cette période.

LE *MISAULUS SIVE AULA*, ŒUVRE DE COMMANDE

Plusieurs éléments laissent en effet penser que le dialogue *Aula* d'Ulrich von Hutten n'est pas une œuvre particulièrement originale, et avant tout le fait que le contexte n'est pas vraiment favorable à la rédaction d'écrits de fond : Hutten, en effet, rédige *Aula* en août 1518, alors qu'il accompagne Albert de Brandebourg à la Diète d'Augsbourg ; il y a foule dans la ville, et Hutten écrit qu'on y perd la

1 Pour expliquer le titre *Misaulus sive Aula*, qu'il donne au dialogue, Böcking indique avoir pris le titre figurant en tête de l'édition parisienne de 1519, chez Régnauld Chaudière (*Vlrichi Huttenis equitis Germani Opera quae reperiri potuerunt omnia*, éd. Eduard Böcking, Lipsiae, in aedibus Teubnerianis, t. IV, 1860, p. 44). Dans son édition (Berlin, J. G. Reimer, 1823), E.J.H. Münch, avant lui, avait fait de même. Mais les deux premières éditions de 1518 (chez Sigmund Grimm et Marx Wirzung à Francfort, et chez Froben à Bâle) portaient l'une et l'autre le titre *Aula*.

tête : « *Per miras, Stromer, difficultates, ut tibi obsequerem, eundem fuit : primum canicularibus, infesto studiis tempore, ingenium cum exerceam ; deinde, in hoc Germanæ nobilitatis conventu, in quo ita turbis referta sunt omnia, ut nemo satis meminisse quid suum sit queat*² ». Malgré son statut, le chevalier n'a peut-être pas de logement particulier ou, en tout cas, ne bénéficie pas du calme nécessaire à l'étude³ ni d'une bibliothèque ; Albert de Brandebourg tient sans doute aussi à la présence de son conseiller extraordinaire auprès de lui. Enfin, sa santé est mauvaise : si la stabilité de la vie à la cour lui a sans doute permis de reprendre des forces et de jouir d'un régime plus raisonnable que pendant les années précédentes, il souffre de la syphilis depuis une dizaine d'années et le mauvais état de sa jambe fait qu'il est parfois incapable de répondre aux sollicitations de son protecteur. Il a l'intention de commencer au plus tôt la cure de gaïac, dont il espère la guérison ; mais il doit attendre la fin de la Diète, donc les derniers jours d'août, car cette cure, qui dure plusieurs semaines, entraîne la réclusion et la cessation de toute activité. Même si Hutten travaille vite, le moment paraîtrait donc mal choisi pour rédiger et publier une œuvre importante.

Il semble par ailleurs que l'idée d'écrire sur la cour n'ait pas germé dans l'esprit de Hutten lui-même, mais, si l'on en croit la lettre de dédicace, qu'elle lui ait été soufflée par Heinrich Stromer, influencé par la mode littéraire du temps : « *Næ tu rem mihi periculosam suasisti, Stromer, de vita aulica ut scriberem [...]*⁴ ». Heinrich Stromer est le médecin d'Albert de Brandebourg et l'un des amis les plus proches de Hutten entre 1517 et 1519. Dans les dialogues, son nom apparaît régulièrement, soit comme un exemple de bon médecin⁵, soit en tant qu'ami

2 Lettre de dédicace à Stromer (septembre 1518, dans *Vlrichi Huttenis equitis Germani Opera quae reperiri potuerunt omnia*, éd. cit., t. I, 1859, p. 218-219) : « Pour t'obéir, Stromer, j'ai dû surmonter d'inimaginables difficultés : d'abord parce que je me livrais à un travail intellectuel pendant la période de canicule, qui est défavorable à l'étude ; ensuite parce que c'était lors du rassemblement de la noblesse allemande, moment où il y avait partout une telle foule que personne ne pouvait se rappeler ce qui était à lui » (ici et dans la suite de l'article, nous traduisons les textes de Hutten).

3 *Ibid.* : « [...] *in quo nulla quies, nullum silentium, nulla tranquillitas, ingentes tota urbe motus, vociferationes, tumultus, equitationes, strepitus, clangores, equorum hinnitus, plaustrorum stridores, bombardarum tonitrua, tubæ, concentus, saltationes ac plausus* » (« On ne trouvait ni repos, ni silence, ni tranquillité ; dans toute la ville, ce n'étaient que mouvements de foule, cris, tumulte, cavalcades, vacarme, sonneries de trompettes, hennissements de chevaux, grincements des chariots, tonnerre des bombardes, trompettes, concerts, danses et applaudissements »).

4 *Ibid.* : « C'est une entreprise périlleuse à laquelle tu m'as invité, Stromer, en me suggérant d'écrire sur la cour ».

5 Par exemple dans *Febris prima*, où Hutten menace la fièvre de lancer contre elle « l'illustre Stromer » (§ 10), dans les dernières lignes de *Bulla sive Bullicida*, dialogue à la fin duquel Stromer arrive au milieu des hauts personnages qui entourent Charles Quint et donne des conseils à l'assistance pour se protéger contre les maladies lorsque la Bulle papale crève, répandant un flot d'immondices (§ 99), ou dans le traité *La Vérole et le remède du gaïac* (chap. I, § 5 ; VII, 3 ; X, 1 ; XXIII, 2, etc.).

de Hutten⁶. On peut supposer que Stromer avait lu le *De curialium miseriis* d'Aeneas Silvius, qui venait juste d'être publié à Mayence l'année précédente et qu'il l'avait fait lire à Hutten, l'engageant peut-être à rédiger quelque chose du même genre.

Le manque d'initiative personnelle de Hutten pour écrire sur ce sujet s'explique sans doute par la situation du chevalier. En effet, si l'on peut comprendre pourquoi Stromer a suggéré à Hutten d'écrire sur la cour, dans la mesure où le sujet prête à la satire et où le chevalier avait déjà montré son talent dans ce domaine⁷, Hutten n'était pas le mieux placé pour réussir un dialogue sur ce sujet : en effet, à la période où il rédige *Aula*, son expérience à la cour était en réalité des plus limitées. D'une part, il n'est courtisan que depuis un an ; si l'on regarde de près comment s'est organisée cette année, on voit qu'il a passé à la cour de Mayence quelques mois dans la seconde partie de l'année 1517 et autant en 1518, après avoir consacré quatre mois environ à escorter le prince-électeur dans une cour en déplacement, et avoir passé quelques semaines dans une cour étrangère, celle de François I^{er}. D'autre part, la connaissance qu'a Hutten de la cour est d'autant plus réduite qu'il est dispensé de la plupart des devoirs et tâches du courtisan et que, dans la mesure où il possède un statut spécifique, il n'a pas à subir les humiliations des courtisans ordinaires. À titre de comparaison, l'auteur qui a fourni à Hutten sa source principale, Aeneas Silvius Piccolomini, avait passé une quinzaine d'années à la cour de Frédéric III quand il écrivit son *De curialium miseriis* et Baldassarre Castiglione, qui publia en 1528 son *Livre du courtisan*, avait fréquenté, pendant la même durée, différentes cours, notamment Urbino et Mantoue.

Souhaitant donc vraisemblablement obliger Stromer, mais étant dépourvu d'expérience personnelle, Hutten se trouve amené à recourir à d'autres textes et à s'en inspirer. Cette attitude n'est pas nouvelle chez le chevalier qui a très souvent recouru aux œuvres d'autrui pour nourrir la sienne, empruntant thèmes, citations ou sujets⁸, et le peu de temps dont il dispose à ce moment, trois semaines environ, ainsi que le caractère topique du sujet l'ont sans nul doute incité à suivre une fois de plus cette méthode. *Aula* peut donc apparaître comme le produit des lectures de Hutten plus que de son expérience. Celui-ci n'avait que l'embaras du choix pour trouver des sources, car la littérature anti-aulique de la Renaissance est abondante. Cependant, il est pressé, car il veut répondre

6 C'est le cas à la fin de *Trias Romana* (§ 242), lorsque Hutten dit à Ernhold qu'il est temps pour lui de regagner le palais d'Albert et d'y retrouver son cher Stromer, qui s'ennuie en son absence.

7 Voir par exemple, parmi les œuvres déjà publiées à cette époque, les *Lettres des hommes obscurs*, *Marcus*, *De piscatura Venetorum* ou *Nemo*.

8 Brigitte Gauvin, « Citations, motifs, sujets : quelques types d'emprunt dans l'œuvre d'Ulrich von Hutten », *Kentron*, 28, 2012, p. 187-208.

à la demande de Stromer avant de commencer sa cure, fixée à la toute fin de l'été, et le fait qu'il soit en déplacement va sans doute aussi limiter ses choix aux ouvrages disponibles à Augsbourg. Pour l'essentiel, il puise à deux œuvres⁹ : le dialogue de Lucien, *Sur ceux qui sont aux gages des grands*¹⁰, et l'ouvrage d'Aeneas Silvius Piccolomini, *De curialium miseriis*. Les deux textes ont en commun de se présenter comme un exposé à la première personne, destiné à détourner les jeunes gens tentés d'aller se mettre au service de quelque grand personnage pour s'assurer une situation confortable. Le locuteur assure avoir échappé à ce sort mais le connaître de près. Le dialogue de Lucien, adressé à un certain Timoclès, appartient au nombre de ceux que Hutten a utilisés pour créer ses propres dialogues en 1518-1519¹¹. On peut penser qu'il les avait découverts dans la traduction latine d'Érasme¹², puis qu'il en avait connu la totalité en apprenant le grec lors de son séjour italien de 1516-1517. Leur influence sera moins sensible par la suite, lorsque Hutten s'éloignera de la satire humaniste pour passer à la littérature de propagande, mais *Aula*, rédigé en 1518, est encore largement redevable à Lucien. Quant au *De curialium miseriis*, rédigé en 1444, dédié à Johann von Eich et tout récemment imprimé à Mayence (1517), il comporte de nombreux emprunts aux auteurs latins (Juvénal, Horace et Sénèque) et italiens (Dante, Pétrarque et Boccace).

En quoi consiste donc la critique anti-aulique de Hutten ? Hutten fait démarrer l'entretien sur le thème du vêtement et de l'allure des courtisans : Castus, qui les admire, se voit aussitôt contré par Misaulus, pour qui ce ne sont là que les signes de la servitude. Après avoir comparé la vie à la cour à un périlleux voyage en mer et plus particulièrement à celui d'Ulysse, Misaulus explique à Castus

- 9 On peut ajouter à ces deux sources majeures deux emprunts possibles à *La Nef des fous* de Sebastian Brant : la critique des flatteurs et les mauvaises manières de table. Mais ces matières sont si topiques qu'il est difficile de dire si Hutten a utilisé ou non les textes de Brant (S. Brant, *La Nef des fous*, adaptation française de l'œuvre originale par Madeleine Horst, Strasbourg, La Nuée bleue, 1977, 100, « De flatter un cheval aubère » ; 110 a, « Des mauvaises manières à table »).
- 10 Aussi nommé *Sur les salariés* (traduction de Joseph Longton mise en ligne sur le site *Hodoi elektronikai* (http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/lucien_salaries/lecture/default.htm)).
- 11 *Phalarismus*, son premier dialogue, rédigé en 1517, est très ouvertement inspiré du dialogue *Cataplus sive tyrannus* et des deux *Phalaris*, ainsi que, dans une moindre mesure, de *Menippus Febris*, en 1518, est partiellement inspiré de *Tragopodagra*, et *Inspicientes*, en 1520, reprend le titre et la trame narrative du *Charon sive Inspicientes*. Sur l'influence de Lucien, nous renvoyons à Emilio Mattioli, *Luciano e l'umanesimo*, Napoli, Istituto italiano per gli studi storici, 1980 ; Claude Albert Mayer, *Lucien de Samosate et la Renaissance française*, Genève, Slatkine, 1984 ; Christiane Lauvergnat-Gagnière, *Lucien de Samosate et le lucianisme en France au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 1988.
- 12 Dans la traduction faite avec Thomas More (1506), Érasme avait traduit *Toxaris*, *Timon*, *Somnium sive Gallum* et More *Cynicus*, *Menippus* et *Philopseudes*. Par la suite, Érasme traduisit sept *Dialogues des morts*, six *Dialogues des dieux*, puis, enfin, l'*Icaromenippus* et les *Saturnalia*.

qu'il est impossible d'avoir des amis à la cour. Castus persiste pourtant dans son dessein, expliquant qu'il ne peut plus se satisfaire de l'étude, qui n'est pas la vraie vie. Après avoir essayé de le convaincre des avantages de la vie studieuse, et lui avoir montré la vanité de ses propres efforts à la cour, Misaulus décrit l'hypocrisie qui règne tant chez le prince que chez les courtisans, le mensonge et la duplicité de tous et la nécessité de flatter les puissants, critiquant au passage les membres du clergé comme étant les plus perfides de tous. Il décrit ensuite les vents qui soufflent sur la mer aulique, la faveur, l'ambition, le luxe, la coutume et la pauvreté chronique, due à l'impossibilité de toucher sa pension ou de rentrer dans les frais où l'on s'est engagé ; puis il traite ensuite des écueils dangereux que sont la jalousie et les soupçons du prince et des autres courtisans. Revenant sur les raisons qui l'ont poussé à embrasser la condition de courtisan, il explique que tout n'est qu'apparence à la cour : les plus beaux vêtements recouvrent souvent la plus grande pauvreté, y compris chez les princes, tandis que les hommes dotés de qualités physiques prennent le pas sur ceux qui pourraient être utiles par leurs capacités intellectuelles. Il aborde ensuite l'inconfort de la vie quotidienne : attentes interminables, escortes permanentes, horaires irréguliers, ingratitude et indifférence du prince quand le courtisan ne lui est plus utile. Après une dernière description écœurante concernant les habitudes de table et de lit à la cour, Misaulus se rend auprès du prince, où son devoir l'appelle, et prend congé de Castus, qui a finalement décidé de suivre une autre voie pour réussir. Une comparaison entre les trois textes permet de voir que Hutten s'est largement inspiré des deux œuvres qui lui ont servi de source¹³. Ce caractère topique est dénoncé dans l'écriture elle-même : Hutten multiplie les expressions proverbiales dans la bouche de ses personnages, et plus de vingt peuvent être retrouvées dans les *Adages* d'Érasme.

Les jugements, y compris celui de Hutten lui-même, contribuent à souligner le caractère livresque, voire artificiel du *Misaulus* : Hutten, dans sa dédicace à Stromer, explique qu'il ne s'est pas inspiré de la cour d'Albert :

Itaque gratulandum interim nobis invicem, quos ibi exercet Fortuna, ubi non magnopere nostri nos status piget, sub illo scilicet omnium quos hæc natio habet principes benignissimo humanissimoque Alberto, Cardinali et Archiepiscopo, qui cum maximo virtutum omnium teneatur studio et singularis probitati amicus sit, imprimis tamen bonarum literarum studia eorumque assertores reverenter suspicit ac liberaliter fovet. Quis enim nunc recte per Germaniam eruditus quem ille non

13 Un tableau donné en annexe permet de présenter rapidement le texte de Hutten tout visualisant les emprunts aux deux sources.

*norit, aut a quo tali numquam salutatus est, quem non largo munificentiae suae
imbre consperserit*¹⁴ ?

C'est, certes, une précaution rhétorique, mais comme Hutten ne connaît pas d'autre cour, cela revient à avouer que sa culture en ce domaine reste livresque. L'avis d'Érasme, en dépit d'une courtoisie apparente, va dans le même sens puisque, selon lui, le tableau de Hutten ne saurait convenir à la cour d'Angleterre, mais n'offre pas non plus de ressemblance avec la cour d'Albert de Brandebourg, prince modèle :

*In hac aula si vixisses, Huttene, sat scio rursum aliam Aulam describeres, et misaulos esse desineres : quanquam tu quoque cum eo Principe vivis ut integriorem nec optare possis. Neque desunt qui rebus optimis faveant, veluti Stromerus ac Coccus. Sed quid ista paucitas ad tantum examen insignium uirorum, Montioii, Linacri, Pacei, Coleti, Stocschleii, Latimeri, Mori, Tunstalli, Clerici atque aliorum his adsimilium ? [...] Mibi uero spes est haud quaquam vulgaris fore ut Albertus, unicum his temporibus nostrae Germaniae ornamentum, et plures sui similes in suam allegat familiam, et caeteris principibus gravi sit exemplo, ut idem et ipsi suae quisque domi facere studeant*¹⁵.

72

Enfin, Willibald Pirckheimer est beaucoup plus direct : il dénonce l'immatunité du dialogue de Hutten, œuvre d'un auteur qui ne connaît pas la cour et n'en a pas l'expérience :

[...] Immaturo res mihi tua uidetur Aula. Ἀνέχων nondum dixi uerum : duriore uerbo rem appellare nolui, scilicet ut nonnihil amicitiae tribuerem : quid enim si intempestiuum nominassem ?

14 Lettre de dédicace à Stromer, éd. cit., p. 218-219 : « C'est pourquoi nous devons nous féliciter l'un l'autre pour l'instant, nous que la Fortune met à l'épreuve en un lieu où notre statut ne nous pèse pas beaucoup, sous le règne de celui qui est, parmi tous les princes que compte notre nation, le plus bienveillant et le plus ouvert, Albert, cardinal et archevêque. Alors qu'il est possédé par la plus grande passion pour toutes les vertus, qu'il est un ami exceptionnel de la probité, il considère cependant avec respect les belles lettres et leurs représentants et les soutient avec générosité. Existe-t-il en effet en Allemagne, aujourd'hui, un véritable savant qu'il ne connaisse, par qui il n'a pas été un jour salué, sur qui il n'ait abondamment fait pleuvoir sa générosité ? »

15 Lettre d'Érasme à Hutten, 23 juillet 1519, dans *Vlrichi Huttenis equitis Germani Opera quae reperiri potuerunt omnia*, éd. cit., t. I, p. 285 : « Si tu avais vécu dans cette cour, Hutten, je sais bien que tu aurais décrit la Cour de ton œuvre à l'inverse de celle-ci et que tu cesserais de la détester, bien que tu vives, toi aussi, avec un prince tel qu'on n'en saurait souhaiter de plus intègre. Et il n'y manque pas d'hommes qui chérissent l'excellence, comme Stromer et Copp. Mais que représente ce petit nombre par rapport à un tel essaim d'hommes remarquables, Mountjoy, Linacre, Pace, Colet, Stokesley, Latimer, More, Tunstall, Clerik et leurs pairs ? [...] Mais j'ai l'espoir qu'Albert, unique ornement de notre Allemagne au temps présent, réunira dans son entourage plusieurs hommes semblables à lui, et qu'il sera un exemple de poids pour tous les autres princes, de sorte qu'ils s'emploieront eux aussi à l'imiter, chacun à sa cour ».

Un peu plus loin, il justifie son jugement :

Tunc aulica describere audes incommoda, nondum aulicas expertus συκοφαντίας. Quid ageres si, ut nos, millies deceptus, circumscriptus, delusus, iniuriis, calumniis et innumeris affectus contumeliis, exclusus, reiectus uel potius eiectus esses? Ταῦτα πάντα καὶ τούτων ἔτι δεινότερα experiri oportebat ac lustra quatuor detestandae, ingratae et perfidae inseruire aulae; tum demum perbelle et ueris lacrymis fabulam egisses, rem expertam potius quam ab aliis auditam enarrans : ὡτίων γὰρ πιστότεροι ὀφθαλμοί. Haec causa fuit, mi Vlriche, quare Aulam tuam immaturam dixerim¹⁶.

DIALOGISME ET AUTHENTICITÉ

Si le choix du sujet est topique, Hutten profite de l'occasion fournie par Stromer pour s'aguerrir dans un genre encore nouveau pour lui, qu'il ambitionne de faire sien mais qu'il n'avait alors pratiqué que dans *Phalarismus*. Sa critique de la cour prend donc la forme d'un dialogue entre deux personnages qui se connaissent, mais ne se sont pas vus depuis quelque temps : Castus, littéralement « le pur », qui ambitionne de devenir courtisan, mais ne connaît pas la cour, et Misaulus, « l'ennemi de la cour », courtisan expérimenté et plein d'amertume, qui aimerait échapper à son sort, mais n'en a pas les moyens. Cette opposition et la structure dialogique qui en découle constituent donc une création formelle de Hutten et c'est là une originalité importante par rapport à ses sources.

La première conséquence de ce choix est de dynamiser le texte. Parmi les caractéristiques des dialogues hutteniens, on peut compter le grand naturel des échanges : l'utilisation des interrogations, notamment, permet à la discussion de progresser naturellement, les répliques s'enchaînant spontanément l'une à l'autre. Mais, dans *Misaulus*, toutes n'ont pas la même valeur : elles sont sincères chez Castus, qui se pose réellement des questions sur le monde de la cour et s'étonne du pessimisme de Misaulus, mais rhétoriques chez Misaulus, qui veut amener Castus à découvrir lui-même la vérité par une méthode quasi socratique. Les exclamations, elles aussi, viennent souligner la surprise ou

16 « Lettre de W. Pirckheimer sur *Aula* », dans *ibid.*, p. 194 : « Ton dialogue *Aula* me semble un texte prématuré. Attends un peu, je n'ai pas encore dit vrai. Je n'ai pas voulu le qualifier d'un terme plus dur, bien évidemment pour faire quelque concession à l'amitié. Et si je l'avais traité d'intempestif? [...] Toi, tu oses décrire les inconvénients de la cour, alors que tu n'as pas encore expérimenté ses trahisons. Qu'aurais-tu fait si, comme nous, tu avais été trompé mille fois, circonvenu, joué, accablé d'injustices, de calomnies et d'affronts sans nombre, exclu, rejeté ou plutôt éjecté? Il t'aurait fallu faire l'expérience de tout cela et de situations plus terribles encore et, pendant quatre lustres, servir une cour détestable, ingrate et perfide ; alors seulement tu aurais composé une œuvre de belle manière, avec de vraies larmes, en narrant ce que tu aurais vécu, plutôt que ce qu'on raconte. Les yeux sont plus fiables que les oreilles. Voilà pourquoi, mon cher Ulrich, j'ai dit que ton *Aula* était prématuré ».

l'indignation des deux personnages et animent le texte. À l'échelle de l'ensemble du dialogue, une autre dynamique est perceptible : Castus va progressivement modifier sa manière de voir. Or il n'y a rien de tel dans les sources de Hutten, monologues adressés à un public qu'on ne voit jamais et dont on ignore les réactions au discours anti-aulique. *Aula* montre bien comment le jeune homme, plein d'enthousiasme pour la vie de cour au début, puis moins passionné, mais toujours déterminé à tenter sa chance (§ 14-15), va progressivement réfléchir à une autre voie pour réussir (§ 56) avant de capituler devant l'argumentation de Misaulus (§ 80).

74

Mais au-delà de la volonté d'utiliser une forme dynamique et de faire ses classes dans un genre qui lui apparaît de plus en plus comme particulièrement adapté à sa personnalité et à son propos, l'opposition entre Castus et Misaulus est une manière d'exprimer la contradiction grandissante dans laquelle se trouve Hutten lui-même. En 1518, en effet, Hutten est empêtré dans une situation qui n'est satisfaisante à aucun égard : la vie de cour ne lui plaît pas, et il la critique, mais il ne peut s'en affranchir faute de moyens matériels. Or il apparaît clairement que, s'il revient à la forme dialoguée pour *Aula*, c'est parce que celle-ci lui permet d'exprimer l'ambiguïté de ses sentiments. Il n'est pas utile de se demander si Hutten est Misaulus ou Castus : il est à la fois l'un et l'autre, Castus dans ses espoirs encore récents, Misaulus dans son rejet de la cour, sa déception et son amertume. Le choix du dialogue permet ainsi à Hutten non seulement de présenter les avantages et les défauts de la cour, mais aussi de rendre compte de ses propres dilemmes, et c'est pourquoi, en dépit de son caractère topique, on peut intégrer *Aula* à la série des grands textes personnels de cette période. De ce point de vue, *Aula* apparaît comme une étape intermédiaire entre *Phalarismus*, d'où Hutten était totalement absent, et les dialogues qui suivirent (*Febris prima*, *Fortuna*, *Febris secunda*, *Vadiscus*, *Bulla sive bullicida*, etc.) dont il devint un des protagonistes et dans lesquels il incarna son propre rôle.

Cette situation explique pourquoi Hutten ne s'en tient pas au dénigrement systématique. Si Misaulus domine le débat, à la fois parce qu'il est le porteur du discours anti-aulique tenu dans les monologues qui ont servi de source à Hutten, parce que c'est une satire de la cour qui a été demandée au chevalier et parce que Hutten, au moment où il écrit, est plus proche du rejet que de son enthousiasme initial, le dialogue fait que la voix de Castus n'est pas du tout inaudible. Hutten écrit un dialogue, non un monologue déguisé dans lequel un comparse viendrait simplement relancer l'argumentation de Misaulus. Dans la première partie au moins, même s'il se heurte aux dénégations de Misaulus, Castus expose des arguments en faveur de la cour. Or ceux-ci n'étant pas dans les sources littéraires de Hutten, ils trouvent leur origine dans l'expérience du chevalier. Si l'on reprend les avantages espérés par Castus, on peut donc faire

un tableau des aspirations de Hutten quand, en rupture d'abbaye et de famille, il errait d'université en université en quête d'un statut.

Hutten, en effet, pour des raisons qui ne sont pas claires et qui lui furent reprochées par sa famille, n'a pas passé ses derniers examens universitaires et, n'étant donc pas docteur, il ne peut espérer un poste universitaire ni les avantages financiers et sociaux qui en découlent. Comme tous les humanistes qui se trouvent dans ce cas et qui ne possèdent pas de fortune personnelle, seules la protection d'un haut personnage et une pension conséquente peuvent lui permettre de vivre avec une relative aisance et de bénéficier d'une certaine sécurité¹⁷. Aussi Hutten a-t-il fait un certain nombre de démarches pour obtenir un statut de courtisan : dès 1515, après son retour en Allemagne, suivant les conseils d'un de ses amis puissants, Eytelwolf vom Stein, chancelier depuis 1514 à la cour d'Albert de Brandebourg, il avait rédigé un long panégyrique à la gloire d'Albert de Brandebourg, intitulé *In laudem reverentissimi Alberti Archiepiscopi Moguntini panegyricus*¹⁸. La mort de Stein avait interrompu ses démarches, mais Albert avait manifesté sa bienveillance par l'octroi d'une somme qui avait permis à Hutten de repartir en Italie achever ses études dans de meilleures conditions. Lorsqu'à son retour, au printemps 1517, Maximilien I^{er} lui accorda le titre de *poeta laureatus*, Albert de Brandebourg, à qui l'archevêché de Mayence conférait le titre de prince électeur, était devenu l'un des personnages les plus puissants d'Allemagne. Il souhaitait faire de sa cour un lieu de rayonnement des arts et lettres et se souvint de Hutten. L'arrivée de Hutten à la cour n'avait donc rien d'un coup de tête, mais marquait l'aboutissement d'un projet longuement mûri.

Quels étaient donc les espoirs de Hutten à l'été 1517 ? Les aspirations de Castus, même si elles sont brièvement décrites, apparaissent comme fondées à la fois sur le rejet et sur le désir : rejet de ce à quoi la cour permet d'échapper : la vie misérable d'étudiant gyrovague (« *Quasi vero quisquam citra negotium philosophiam didicerit, aut dura non sint quæ ego facio, vigilare, esurire, sitire, algere, æstuarè, peregrinari, terra ac mari studiorum gratia multa pati, fraudari voluptatibus, accersere dura omnia et iniucunda, pulices pati, a cimicibus commorderi*¹⁹ »), et la

17 Voir Jean-Marie Le Gall, *Les Humanistes en Europe, xv^e-xvi^e siècles*, Paris, Ellipses, 2008, p. 56-66.

18 *Vlrichi Huttenis equitis Germani Opera quæ reperiri potuerunt omnia*, éd. cit., t. III, 1862, p. 353-401.

19 *Aula*, § 7 : « Comme si on apprenait la philosophie sans travail, comme si ce que je fais, moi, n'était pas dur : veiller, avoir faim, avoir soif, avoir froid, avoir trop chaud, voyager, endurer sur terre et sur mer bien des maux pour s'instruire, être privé de plaisirs, récolter difficultés et désagréments, supporter les puces, être mordu par les punaises ! » Castus fait là un tableau qui semble constituer un écho atténué de la jeunesse vagabonde de Hutten, évoquée sur un ton plus tragique dans la « Lettre à Willibald Pirckheimer sur sa vie », § 70 (*Vlrichi Huttenis equitis Germani Opera quæ reperiri potuerunt omnia*, éd. cit., t. I, p. 207) : « *Tempus, inquis, perdidis; — non magis quam si peregrinarer, aut aliquanto minus etiam : nam ibi anxie omnia, sine cura nihil cedebat, modo de viatico sollicitè cogitanti, modo in periculis agentis vitam,*

vie religieuse, surtout contemplative (« *Aut quid non absurdum hi qui vocantur monachi, aliquando declarant? Hortantur ad solitudinem, trahunt sub regulam, cilicium ostendunt, vitam calibem solam cælo dignam prædicant, rerum usum damnant, mundum iugulant, quicquid extra cucullum est, Satanæ addicunt, ipsi nihil experti, nulla neque bona neque mala fortuna exerciti; atque hæc illis ingerunt cellæ ac solitudo*²⁰ »); désir de ce que la cour peut apporter : avoir de nombreuses relations (« *At præclarum mihi videtur multos habere amicos, id quod vobis proclive est*²¹ »), être dans l'action, dans le domaine concret, acquérir l'expérience des choses et peser sur elles (« *Adeo perite aliquid facere aliud est quam diserte dicere. At semper legere, semper meditari aut scribere etiam vel disserere, si nihil agas præterea, quæ tandem vita est? [...] Cum iam tempus sit ut vivere incipiam*²² »), avoir la possibilité de s'élever socialement (« *At multi evehuntur apud principes et ad honores cito ac dignitates transcendunt*²³ »), ce qui est symbolisé par la richesse des vêtements (« *Quam non est hoc falsum, Misaulus, quod aiunt, vestis virum facit : nam tu mihi sic vestitus sicque cultus valde places*²⁴ »). Toutes ces aspirations seront l'une après l'autre détruites par Misaulus, qui montre à Castus leur caractère illusoire. Mais elles ont bien constitué, à un moment donné, une vision positive de la cour.

Un autre élément, contemporain de la rédaction d'*Aula*, donne, par défaut cette fois, une vision positive de la cour. En octobre 1518, deux mois après *Aula*, une lettre de Hutten à Pirckheimer revient sur le statut de courtisan adopté par Hutten. Pirckheimer en effet lui avait fait part de son souhait de le voir quitter cette vie, dans la crainte de voir Hutten renoncer à ses idées et à son caractère

quam terra et aquis in discrimine frequenter habui; nonnumquam eo res mihi redibat, ut quod ederem non haberem, multo minus quod vestirer » (« Tu me dis : — Tu perds ton temps <à la cour> — Pas plus que si j'errais, et même un peu moins; car alors, tout était source d'anxiété, rien ne m'était donné sans peine; tantôt je m'inquiétais de mes ressources, tantôt, et souvent, j'étais plongé dans les dangers, aussi bien sur terre que sur mer; parfois j'en étais rendu à un tel point que je n'avais pas de quoi manger, et encore moins de quoi me vêtir »).

20 *Aula*, § 18 : « Quelles absurdités ne profèrent-ils pas parfois, ceux qui s'appellent moines? Ils exhortent à la solitude, cherchent à attirer sous la règle, exhibent le cilice, prétendent que seuls les célibataires sont dignes du ciel, condamnent l'usage des biens, éliminent le monde, vouent à Satan tout ce qui n'est pas la vie de moine, n'ayant rien essayé par eux-mêmes, n'ayant connu de la fortune ni les coups, ni les faveurs; ce sont les cellules, la solitude, qui leur font venir de telles idées ».

21 *Aula*, § 10 : « Mais il me semble prestigieux d'avoir de nombreux amis, ce qui vous est facile ».

22 *Aula*, § 16-19 : « Tant il y a de différence entre faire quelque chose habilement et en parler avec talent! Mais toujours lire, toujours réfléchir ou écrire ou même exposer ses idées, si tu ne fais rien de plus, quelle vie est-ce, enfin? [...] Alors qu'il est temps désormais pour moi de commencer à vivre ».

23 *Aula*, § 21 : « Mais bien des hommes se rendent auprès des princes et s'élèvent rapidement jusqu'aux honneurs et aux dignités ».

24 *Aula*, § 1 : « Comme il est bien vrai de dire, Misaulus, que l'habit fait l'homme : ainsi vêtu et ainsi paré, tu me plais beaucoup ».

combatif²⁵. Dans la très longue lettre qu'il lui écrit en réponse, véritable autoportrait dans lequel il fait le récit de son existence et expose ses sentiments et ses idées, Hutten explique qu'il n'a pas le choix. Il ne peut se résoudre à rejoindre le château familial de Steckelberg et à y vivre, parmi les « centaures²⁶ » de sa classe, l'existence de la petite chevalerie, ce qui le condamnerait à renoncer aux belles-lettres ; il fait au passage un long tableau terrifiant de Steckelberg et de la vie misérable à tous égards qu'on y mène²⁷. Ces éléments opposent Steckelberg et la cour et font de celle-ci le lieu de l'aisance, du savoir, de la culture et du raffinement. Il ne peut non plus, si jeune encore, se résoudre à une existence retirée et pauvre d'homme de lettres, comme semble le souhaiter Pirckheimer. Hutten désire désormais être dans l'action et parmi les hommes, et exercer une influence sur le monde. La cour apparaît alors comme le lieu de la sociabilité, de l'action et du pouvoir. Bien des phrases de cette lettre font écho aux propos de Castus cités plus haut²⁸.

On ne peut dès lors dénier à *Aula* une certaine part d'authenticité. Perceptible dans les sentiments exprimés, comme nous l'avons montré, elle émerge aussi à travers certains motifs comme celui du vêtement, qui montre tant la connaissance intime que Hutten a de cet aspect de la vie de cour que son talent à dégager

- 25 « Lettre de Willibald Pirckheimer sur *Aula* », éd. cit., p. 194-195 : « *Utinam, mi Vlriche, tu minime aulicis insenescas aerumnis; sed potius ea felicitate qua rem tam affabre depinxisti, extra Cyclopes, Centauros, Sphingem, Chimaeram, Scyllam καὶ εἰ τι μισαρώτερον καὶ φοβερώτερον ἐστίν, effugas; εὐδαίμονεστάτος γὰρ ἔσῃ si alieno periculo sapiēs. Id ut tibi eueniat, etiam atque etiam opto. Etenim dignus es cui omnes ob ingenium et eruditionem tuam innumeram bene precemur; dignus cui digna respondeat fortuna; dignissimus tandem qui ab omni aulica praeserueris peste. Tibi, amicis et Musis uiuens γενέσθω » (« Puissest-tu, mon cher Ulrich, ne pas vieillir dans les misères de la cour ; mais plutôt, en jouissant du même bonheur avec lequel tu as dépeint, si talentueusement, ce sujet, fuir loin des Cyclopes, des centaures, de la Sphinge, de la Chimère, de Scylla et de tous les autres monstres, s'il en est d'encore plus horribles, d'encore plus effrayants. Tu compteras au nombre des bienheureux, si le danger couru par autrui te rend sage. Je souhaite, encore et encore, que cela t'échoie. Et en effet tu es digne, par ton talent et ton érudition immense, de nos bénédictions à tous, digne de voir une fortune digne de toi répondre [à tes vœux], tout à fait digne, enfin, d'être préservé de tout fléau aulique ; vis pour toi-même, pour tes amis et pour les Muses »).*
- 26 Lettre à Eitelwolf von Stein, 1515, § 10-11, dans *Vlrichi Huttenis equitis Germani Opera quae reperiri potuerunt omnia*, éd. cit., t. I, p. 36 : « *Dicam enim invitus, et tamen dicere iubet meus dolor, multorum detrimentum : vides qui in nostrum ordinem pessimi mores invaserint, ut qui hos contemplatus fuerit, rectius Centauros quam equites Germanos dixerit* » (« tu vois quelles mœurs déplorables ont envahi notre classe, au point que quelqu'un qui en aurait observé les membres les appellerait à plus juste titre des centaures plutôt que des chevaliers allemands »).
- 27 Voir à ce sujet Brigitte Gauvin, « Steckelberg ou l'impossible petite patrie d'Ulrich von Hutten », dans Sylvie Laigneau-Fontaine (dir.), *Petite patrie. L'image de la région natale chez les écrivains de la Renaissance*, Genève, Droz, 2013, p. 215-229.
- 28 « Lettre à Willibald Pirckheimer sur sa vie », § 6, p. 196 : « *Nam illa duodecim iam annorum peregrinatione, in qua multa vidi, multa cognovi, nihil egi, nihil gessi, nondum mihi satisfeci : et superesse puto ut vivere incipiam; quoddam fuit hoc enim vitae prologium* » (« Car dans ces douze années d'errance pendant lesquelles j'ai beaucoup vu, beaucoup connu, je n'ai rien fait, rien mené à bien, je ne me suis pas encore donné satisfaction à moi-même ; et je pense qu'il me reste à commencer à vivre ; tout cela n'a été qu'un prélude à l'existence »).

l'essentiel. Dès les premiers mots du dialogue, qui commence *in medias res* et entraîne immédiatement le lecteur dans la conversation, Hutten fait se succéder l'admiration enthousiaste de Castus, qui admire le vêtement de Misaulus, et la mise en garde de ce dernier : on a ainsi d'emblée à la fois un aperçu de la relation entre les deux hommes et une entrée dans le vif du sujet, puisque le thème du vêtement, récurrent dans ce dialogue (§ 5, 33, 43, 59-63, 67), est emblématique de la vie de cour. Comme toujours chez Hutten, l'à-propos narratif est indéniable : d'une part, le vêtement étant la première chose qu'on voit, il est normal que l'échange démarre sur ce sujet ; de l'autre, comme on l'apprend plus loin, c'est en premier lieu l'allure fastueuse des courtisans qui a déclenché chez Castus, comme chez Misaulus avant lui, l'envie d'acquérir ce statut, d'où son enthousiasme : il trouve immédiatement en voyant Misaulus la représentation concrète de ses aspirations. Ensuite, si Hutten utilise plus loin le motif du vêtement pour traiter le thème de l'apparence et dénoncer le règne de celui-ci à la cour, on sait qu'il a été frappé dès son arrivée à la cour d'Albert de Brandebourg par l'importance du vêtement dans la vie aulique, comme le montre une de ses lettres à Pirckheimer dans laquelle il évoque sa première année à la cour : « *At habuit hic annus multum curae et sollicitudinis, dum me vestio, dum exorno, dum ceremonias aulicas edisco*²⁹ ».

On retrouve la même part d'authenticité dans l'argumentation de Misaulus contre la cour, et les sources utilisées par Hutten et la nature de la commande ne suffisent pas à expliquer la victoire de Misaulus sur Castus. En fait, tout comme l'éloge de la cour, la critique trouve ses motivations dans le vécu du chevalier. À l'été 1518, Hutten commence à se sentir à l'étroit à la cour d'Albert de Brandebourg. Au bout d'un an, le chevalier est sans doute rattrapé par son instabilité chronique ; on peut penser aussi que son orgueil et son caractère difficile ne lui ont pas permis de s'intégrer au groupe des courtisans, pour lesquels, du fait de son appartenance à la chevalerie, il n'a vraisemblablement que mépris. C'est bien la voix de Hutten qui est perceptible lorsque Misaulus décrit l'inutilité des efforts des courtisans honnêtes, la rancœur face à ceux qui sont habiles à flatter, l'influence néfaste du clergé sur les puissants ou le rôle très négatif que peut avoir la pauvreté sur les actes de chacun³⁰. Mais les motifs les plus sérieux de l'envie que Hutten ressent d'aller voir ailleurs sont sans doute liés à la relation entre Albert de Brandebourg et lui. Il comprend qu'il n'a pas réussi à exercer sur l'archevêque l'influence qu'il espérait avoir et que, malgré son statut de conseiller extraordinaire, il n'est finalement qu'un courtisan parmi

29 *Ibid.*, § 64, p. 206 : « Mais j'ai consacré, pendant cette année, beaucoup de soin et d'attention à me vêtir, à me parer, à apprendre le cérémonial de la cour ».

30 *Aula*, respectivement § 22 et 52-55 ; § 30-34 ; § 37-38 ; § 45-47.

d'autres. Enfin, Hutten rêve d'un destin national, à la hauteur de son énergie et de son idée de lui-même : il est depuis longtemps déjà révolté par la manière dont l'Église romaine exerce sa toute-puissance sur l'Allemagne, et ses liens avec Albert de Brandebourg ne l'empêchent pas de voir que celui-ci incarne ce qu'il déteste. Mais à l'été 1518, deux choses lui manquent encore pour se lancer dans ce combat : la santé et un protecteur dont les intérêts et les idéaux convergeraient avec les siens. Et n'ayant d'autre choix que de ronger son frein à la cour, sans doute ne fut-il pas mécontent d'exprimer un peu sa frustration dans son *Aula*.

Là encore, un motif précis atteste de l'implication personnelle de Hutten dans son dialogue : Hutten file, tout au long du dialogue *Aula*, une métaphore présente au début du dialogue de Lucien et devenue elle aussi topique, celle de la *navigatio vitae*, la vie du courtisan étant comparable à la traversée d'une mer de maux, *mare malorum*. Il renouvelle cependant ce *topos* en lui donnant une couleur homérique, peut-être par le relais de Sebastian Brant³¹, puisqu'il ajoute aux traditionnels écueils, pirates et tempêtes les sirènes, Lestrygons, Lotophages et autres dangers affrontés par Ulysse. Au cœur de cette Odyssée curiale se trouve donc la figure d'Ulysse, l'homme aux mille tours, auquel s'identifie ici Misaulus, le courtisan expérimenté. Chez Hutten, la comparaison entre le courtisan et Ulysse apparaît juste après l'introduction de l'image du voyage en mer (« *Deinde sic aio valde prudentem esse oportere, magis etiam quam illum Homericum Ulysem, qui caute hanc consuetudinem tractet*³² »). Elle se poursuit immédiatement avec l'évocation rapide de ce que doit faire le courtisan prudent : « [...] *sed tamen aliqui, et ex aulicis quidam, Ulysem imitantur qui, in turbulento hoc mari navigantes, cera obturatis auribus, insidiosæ Syrenum cantionis capaces non sunt et consilium habent præternavigandæ Scyllæ vitandæque Charybdis et in Syrtes non impingunt, tum, quantum in se est, clausos in utre ventos continent, quo minus sit perturbationibus locus*³³ ». Plus loin, Misaulus compare les autres courtisans aux compagnons d'Ulysse qui, par leur jalousie, provoquent de nouveaux malheurs pour le héros (§ 25) ; il revient ensuite sur les dangers qui guettent le courtisan, les Syrtes, Charybde et Scylla, les Lestrygons et les Cyclopes qui sont tous

31 Dans un des derniers poèmes de *La Nef des fous*, « Le bateau de cognac », Brant décrit la manière dont les fous, qui n'ont rien prévu en se lançant sur la mer, périssent lorsqu'ils sont confrontés à tous les dangers de l'*Odyssée*, parmi lesquels il évoque Charybde et Sylla, les Syrtes où vivent les Lotophages, les Sirènes, le Cyclope, les Lestrygons et Circé ; et à l'équipage des fous, il oppose constamment Ulysse, figure antithétique du sage qui sait toujours se tirer d'affaire.

32 *Aula* § 8 : « Je dis ensuite qu'il doit être très prudent, plus encore que l'Ulysse d'Homère, celui qui veut être l'intime des princes sans courir de danger ».

33 *Aula* § 9 : « Parmi les courtisans, certains imitent Ulysse : naviguant sur cette mer agitée, les oreilles bouchées avec de la cire, ils ne perçoivent pas le chant insidieux des sirènes, décident de passer au large de Scylla et d'éviter Charybde, ils ne s'engraissent pas dans les Syrtes ; puis, autant qu'ils le peuvent, ils gardent les vents enfermés dans les outres afin d'éviter les troubles ».

synonymes d'une fin cruelle (§ 50), puis reprend l'image des sirènes (§ 58-59 puis 64) que constituent l'éclat des vêtements de cour, l'ambition ou les exigences de l'entourage, qui tous invitent le jeune homme sans fortune à tenter sa chance à la cour : « *His, Caste, Sirenibus cum occinuissent, neque ego Ulyssis consilio cera obturasssem aures, subvertendum me præbui deceptus miser, cum minime præsentiscerem in quæ mala deo irato meo provolverer. Nam quid vestes admirabar stultus quæ truncum etiam ornant et animum non arguunt, cum ex animo constet homo, nec ad eum aliquid pertineat eorum quæ exterius adherent corpori*³⁴ ? »

80 Or la figure d'Ulysse, dans les écrits de Hutten datant de cette époque, est loin de ne constituer qu'un motif hellénisant, et *Aula* prend place dans une série de textes écrits entre 1510 et 1520³⁵ où l'homme aux mille tours apparaît de manière récurrente. Lors de ses douloureux voyages de jeunesse à travers l'Allemagne et l'Italie, Hutten a assimilé son sort à celui du malheureux Ulysse. Selon Lewis Jillings, la comparaison qu'établit Hutten entre lui-même et Ulysse dans ces années indique son désir d'en finir avec l'errance, la misère et la solitude et d'intégrer le cercle humaniste, seule véritable patrie à ses yeux, tandis que le reste de son existence ressemble à une douloureuse Odyssée³⁶. Le fait qu'il ait recours à cette image dans *Aula* suffit à indiquer à quel point il s'implique dans son tableau des difficultés qu'on rencontre pour réussir à la cour. Mais contrairement à Ulysse, Hutten, à la cour d'Albert, n'atteindra pas l'Ithaque dont il rêve, sans doute parce qu'il s'était illusionné en pensant que cette vie pouvait lui convenir. Jillings remarque notamment que l'image disparaît quand Hutten, vers 1520, rompt ses attachements avec la cour d'Albert de Brandebourg et avec l'Église, entrant de ce fait en guerre, puis passe à l'écriture en langue vernaculaire, à l'action violente et à un comportement qui est celui d'un chevalier, d'un guerrier et non plus celui d'un voyageur capable de toutes les ruses pour survivre, comme Ulysse. Il y aura donc alors un changement de modèle.

La vie de courtisan ne pouvait être, pour Hutten, qu'une expérience de courte durée, une parenthèse dans une vie dédiée au mouvement et à l'action. Dans l'espace de six mois, le chevalier résolut les deux problèmes qui justifiaient son

34 *Aula* § 60 : « Comme ils faisaient entendre ces chants et que je ne m'étais pas, suivant le conseil d'Ulysse, bouché les oreilles avec de la cire, trompé, malheureux, je me suis livré à ces Sirènes, puisque je n'avais pas compris dans quels maux je me jetais, victime de la colère de mon génie. Pourquoi en effet admirais-je stupidement ces vêtements, qui couvrent un tronc et ne dévoilent pas l'esprit, alors que c'est l'esprit qui fait l'homme et que rien de ce qui couvre extérieurement le corps n'a de rapport avec lui ? »

35 Le poème *Hutteni Viennam ingredientis Carmen*, les deux livres de poèmes contre les Lötzt (*Querelarum libri duo in Lossios*), l'épigramme qu'il joint à son portrait (*Epigramma... imagini suae inscripsit*), la satire *Nemo*, qui repose sur le mauvais tour joué par Ulysse au cyclope Polyphème, certains passages de *Fortuna*, etc.

36 Lewis Jillings, « Ulrich von Hutten's Self-Stylisation as Odysseus: the Conservative Use of Myth », *Colloquia Germanica*, 26, 1993, p. 93-107.

séjour auprès d'Albert de Brandebourg : d'une part, il se sentit tellement mieux à l'issue de sa cure de gaïac qu'il se crut guéri, et le fait de pouvoir à nouveau compter sur sa force physique le poussa à la reprise de ses combats notamment dans le domaine religieux ; d'autre part, l'expédition de la Ligue de Souabe, en mars 1519, lui permit de rencontrer Franz von Sickingen, son frère d'âme, au destin duquel il lia le sien. Cette rencontre avec Sickingen comblait d'un coup toutes ses aspirations : une amitié entre égaux remplaçait un rapport de sujétion, leurs idées et leurs projets étaient les mêmes, leur amitié, scellée lors d'une campagne militaire, serait placée sous le signe de l'action, qui mènerait l'un à périr, blessé lors de la prise de son château, l'autre à s'enfuir, sa tête mise à prix, et à mourir trois mois plus tard. *Misaulus sive Aula* est la trace de cette expérience de cour, ouvrage humaniste encore par son aspect littéraire, personnel pourtant, témoignant de ce que furent, en 1517-1518, les aspirations, finalement déçues, du chevalier.

ANNEXE

Le texte de Hutten et ses principaux emprunts

Lucien – *Sur les salarités*

- La vie à la cour est comparable à un voyage sur mer, avec ses tempêtes et ses naufrages.
- Les citoyens ordinaires souhaitent vivre à la cour par désir des richesses, de la puissance, des plaisirs ou des honneurs.
- La vie de cour est comme une nasse où une cage qui se referme aussitôt sur celui qui s'y est engagé.
- On y souffre mille maux : l'attente quotidienne interminable, les frais de représentation, la crainte permanente, la honte, les humiliations, la jalousie des autres ou du maître lui-même, la mauvaise santé, conséquence d'une existence épuisante, sans horaires réguliers, le mal qu'on a à toucher ses gages, la pauvreté et la fin misérable qui attend le courtisan, que l'on expulse sans façon de la cour lorsqu'il cesse d'être utile ou d'être aimé.
- Tableau allégorique (voir *Tabula Cebetis*), où l'on voit le courtisan, attiré par Richesse et Espérance, tomber finalement dans les griffes de Pauvreté, Humiliation, Vieillesse, Tromperie et Servitude.
- Conclusion : chacun est maître de ses choix

Aeneas Silvius – *De curialium miseris*

- C'est une folie d'aller à la cour : on y cherche soit ce qu'on ne peut obtenir, soit ce qui cause du tort quand on l'a, et c'est de toute façon le chemin le plus dangereux pour obtenir ce qu'on désire.
- Si honneur, puissance, richesses et voluptés sont à la cour, elles ne deviennent jamais l'apanage du courtisan ordinaire.
- Concernant la volupté, les cinq sens n'y sont pas comblés mais frustrés (insistance sur le thème du repas).
- Le désir d'être utile par ses conseils est aussi un leurre, et le sage est souvent la première victime du tyran.
- Les misères du courtisan sont multiples : difficultés de logement, manque de sommeil, vie pénible en ville comme sous les armes, tourments causés par les demandes des proches, cas de conscience, vices des princes et dangers de la cour.

Hutten – *Misalubis sine Aula*

- Contrairement à ce que croit Castus, qui admire et envie la tenue de Misalubis, la vie à la cour entraîne la servitude ; on peut la comparer à un périlleux voyage en mer ; et il est impossible d'y avoir des amis. Castus persiste dans son dessein, expliquant qu'il ne peut plus se satisfaire de l'étude, qui n'est pas la vraie vie.
- La cour est le royaume de l'hypocrisie, chez le prince comme chez les courtisans, du mensonge et de la duplicité de tous ; on doit obligatoirement y flatter les puissants.
- La cour est une mer dangereuse par les vents que sont la faveur, l'ambition, le luxe, la coutume et la pauvreté, et les écueils dangereux que sont la jalousie et les soupçons du prince et des autres courtisans.
- La cour est le royaume des apparences : les plus beaux vêtements cachent la plus grande pauvreté, y compris chez les princes, toujours démunis, et les hommes beaux et forts sont mieux vus que les bons conseillers.
- La vie quotidienne est une souffrance permanente : attentes interminables, escortes, horaires irréguliers, ingratitude et indifférence du prince quand le courtisan ne lui est plus utile ; description écœurante concernant les habitudes de table et de lit à la cour.
- Castus décide de suivre une autre voie pour réussir.

INDEX NOMINUM

- A** _____
- Alaigre (Allègre), Antoine 56, 95, 109, 141, 145, 147, 236, 266.
- Alamanni, Luigi 22, 157, 160, 281.
- Álamos de Barrientos, Baltasar 253-255, 260-261.
- Albert II de Brandebourg, archevêque-électeur de Mayence 8, 67, 72, 75, 78-81.
- Álcala, Jerónimo de 223, 229.
- Alcázar, Baltasar del 198.
- Alciat (Alciato), Andrea 99, 252.
- Aldana, Francisco de 288-289.
- Alexandre le Grand 10, 112, 114, 117.
- Alphonse I^{er}, duc d'Este 154.
- Alphonse X, roi de Castille et de León, Empereur germanique 218, 252.
- Amyot, Jacques 94, 99, 107, 111.
- Aneau, Barthélemy 37-38.
- Angier, Paul 89.
- Anne Boleyn, reine d'Angleterre 144.
- Anne d'Autriche, reine de France 91.
- Anne de Bretagne, reine de France 87.
- Anne de France, *dite* la dame de Beaujeu 88.
- Arce de Otálora, Juan de 192-193, 197.
- Aretino, Pietro, *dit* l'Arétin 52, 155-157
- Argensola, Bartolomé Leonardo de 203-216, 283, 290-291, 295, 298-299, 305-306.
- Ariosto, Alessandro 281.
- Ariosto, Lodovico, *dit* l'Arioste 20-22, 24, 26, 153-157, 163-164, 171, 177, 281-284, 288, 290, 297.
- Asinius Pollion 121.
- Assy, François d' 142.
- Aubigné, Agrippa d' 9-13, 20, 26, 28-29, 91.
- Auguste, Empereur romain 19, 121.
- B** _____
- Bagno, Ludovico da 163.
- Baïf, Jean-Antoine de 40-41.
- Bentivoglio, Ercole 281.
- Benucci, Alessandra 153.
- Béroalde de Verville, François 96-97, 129.
- Berthault de Grise, René 141.
- Berthelet, Thomas 140.
- Bellay, Joachim du 10, 22-27, 35-39, 42-49, 56, 100, 161-163, 167-170, 312.
- Boaistuau, Pierre 171.
- Boccaccio, Giovanni, *dit* Boccace 70, 281.
- Bodin, Jean 92.
- Boileau, Nicolas 19-20, 27.
- Borja, Fernando de 212.
- Boscán, Juan 212, 236, 256, 282-283, 285-286.
- Bouchet, Jean 34-35, 91.
- Bourchier, John, Lord Berners ou Barners 141-142.
- Brant, Sebastian 35, 70, 79.
- Brantôme, Pierre de 93-104.

- Brucioli, Antonio 160.
 Bryan, Francis 142-151.
 Bryan, Margaret 143.
 Buendía, Ignacio de 192.
- C** _____
 Cabrera de Córdoba, Luis 269-273.
 Cabrera, Alonso de 276-278.
 Calvin, Jean 148, 163.
 Carew, Elizabeth 142.
 Carnéade 112, 117.
 Castiglione, Baldassare 7, 19, 51-52, 55-58, 62, 69, 87, 90, 125, 128, 147, 155, 157, 161, 176-187, 236, 256, 294, 308.
 Castillejo, Cristóbal de 192-201, 251.
 Castillo Solórzano, Alonso de 220.
 Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre 141, 143.
 Catherine de Médicis, reine de France 87, 102, 161.
 Catherine Howard, reine d'Angleterre 144.
 Catherine Parr, reine d'Angleterre 144.
 Caussin, Nicolas 125, 134-137, 316.
 Cellini, Benvenuto 90-91.
 Cetina, Gutierre de 192, 195, 197-199.
 Chappuys, Claude 51-65, 93, 294, 303.
 Charles IX, roi de France 103.
 Charles Quint, Empereur germanique 8, 63-64, 68, 116, 118, 125-126, 144, 219, 228, 236, 240, 268, 273.
 Charles VII, roi de France 88, 98.
 Chartier, Alain 52-56, 303.
 Chaucer, Geoffrey 147.
 Christine de Pizan 84, 87-88, 91.
 Cicéron 55, 58, 191.
 Cisneros, Alonso de 248.
 Clément VII, pape 144.
- Cobos y Molina, Francisco de los 126-127, 130, 236, 304.
 Colonna, Vittoria 155, 157.
 Commynes, Philippe de 98.
 Concini, Concino 129, 132.
 Contarini, Simón 270-272
 Cotgrave, Randle 146.
- D** _____
 Dante, Durante Alighieri, *dit* 65, 70, 159, 180, 187-189, 281.
 Del Río, Baltasar 192, 194-195, 197.
 Denys de Syracuse 114, 121.
 Des Périers, Bonaventure 97.
 Des Roches, Catherine et Madeleine 86.
 Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois 87, 91.
 Dioclétien 120, 122.
 Diogène 117, 289.
 Dolet, Étienne 145-146.
 Du Fail, Noël 34, 170.
 Du Four, Jean-Baptiste 87.
 Du Lorens, Jacques 136.
 Du Pré, Galliot 89, 143.
 Dunbar, William 147.
- E** _____
 Édouard VI, roi d'Angleterre 139, 144.
 Eich, Johann von 70.
 Élisabeth I^{re}, reine d'Angleterre 11, 139-140, 143, 149.
 Érasme, Didier 70-72, 84, 107-109, 111, 115-119, 122, 159, 191.
 Eraso, Francisco de 203, 210.
 Este, Hippolyte, cardinal d' 21, 159, 163, 282.
 Estienne, Charles 170.
 Estienne, Henri 167.
 Estrées, Gabrielle d' 91.

Étampes, Anne de Pisseleu, duchesse d' 87, 90.

F

Favorinus 121.

Fenton, Geoffrey 150.

Ferdinand d'Autriche, *dit* le Cardinal-Infant 233.

Fernández de Andrada, Andrés 292-293, 295, 298-299.

Fernández de Navarrete, Pedro 261-263.

Fernández de Ribera, Rodrigo 200.

Ferrare, Hercule II d'Este, duc de 153.

Flexelles, Jean de 129.

Florio, John 150.

Fontaine, Charles 89.

Fouquet, Jean 88.

François I^{er}, roi de France 8, 27, 42, 49, 51-53, 57-64, 69, 87, 128, 144, 155, 167, 294.

François II, roi de France 42.

Frédéric II, Empereur germanique 188.

Frédéric III, Empereur germanique 69.

G

Garcilaso de la Vega 282-286.

Germanicus 10.

Gómez de Sandoval y Rojas, Francisco 257, 269.

Góngora, Luis de 295-298.

González de Cellorigo, Martín 261-263.

Gournay, Marie de 84, 86.

Grafton, Richard 145.

Grévin, Jacques 163, 165-167.

Guadagni, Tommasino 160.

Guazzo, Stéphane 93, 315.

Guevara, Antonio de 8, 52, 56, 89, 94-102, 107-115, 120, 125-131, 134-136, 139-151, 171, 191-192, 194, 196,

198, 203-204, 211, 235-236, 240-243, 246, 253, 256, 261, 265-266, 268-269, 273, 275-279, 304-305, 312, 315.

Guillet, Pernelle du 87.

Guise, Henri I^{er} de Lorraine, duc de 102-103.

Guzmán, Alonso Tello de 292.

Guzmán, Gaspar de, comte d'Olivares 258, 263-264.

H

Hadrien, Empereur romain 121.

Hardy, Sébastien 95-96, 125-126, 128-135, 306.

Hellowes, Edward 148.

Henri II, roi de France 87.

Henri III, roi de France 28, 87, 96, 98-99, 108, 123, 168.

Henri IV, roi de France 91, 102.

Henri VIII, roi d'Angleterre 143-144.

Henri de Navarre *Voir* Henri IV.

Herberay Des Essarts, Nicolas 141, 305.

Heredia, Juan de 200.

Héroët, Antoine 89.

Hiéron 119-120.

Hoby, Thomas 147.

Holbach, Paul Henri Thiry d' 32.

Homère 109, 147.

Horace 19-20, 27, 33, 36, 38, 41, 70, 153, 169, 191, 209-210, 214-216, 281, 291, 297, 299.

Hurtado de Mendoza, Diego 192, 198-199, 283.

Hutten, Ulrich von 67-82, 193, 303.

I

Ibáñez de Santa Cruz, Íñigo 271-274, 298.

Isabelle de Portugal, impératrice 240.

J _____
 Jacques I^{er}, roi d'Angleterre et d'Écosse 139.
 Jean II, roi de Castille et de León 130, 257.
 Joseph 135-136.
 Jules César 15, 110, 299.
 Juvénal 19-21, 33, 70, 204, 211, 216, 287, 290, 297-298.

L _____
 L'Estoile, Pierre de 93, 100, 102-104.
 La Boétie, Étienne de 107-108, 117-123.
 La Borderie, Bertrand de 35, 83, 89-90.
 La Bruyère, Jean de 32.
 La Fontaine, Jean de 32.
 La Place, Pierre de 148.
 La Taille, Jean de 20, 22, 24, 26-27, 170.
 Labé, Louise 87.
 La Fayette, Marie-Madelaine Pioche de La Vergne, comtesse de 51.
 Lannel, Jean de 130.
 Le Franc, Martin 83.
 Le Gendre, Marie 86.
 Lemaire de Belges, Jean 9.
 Léon X, pape 153.
 Lerma, Francisco Gómez Sandoval y Rojas, duc de 205, 257-258, 266-273, 276, 291, 295, 298.
 Lipse, Juste 216, 256-257.
 Lope de Vega, Félix de 232, 240-249, 282-287.
 López de Montoya, Pedro 251.
 López de Villalobos, Francisco 192, 194, 196-197.
 Los Cobos, Francisco de 126-127, 130, 236, 304.
 Louis XI, roi de France 96-98.
 Louis XII, roi de France 142.

Louis XIII, roi de France 125, 129, 131, 133, 137.
 Louis XIV, roi de France 27, 88, 255, 316.
 Lucien de Samosate 33, 67, 70, 79, 82.
 Lucilius 21, 33.
 Luján, Mateo 218-219.
 Luna, Alvaro de 130, 257.
 Luna, Juan de 221, 227.
 Luynes, Charles d'Albert, duc de 129-130.

M _____
 Magny, Olivier de 35, 42, 164-169.
 Malaguzzi, Sigismondo 153-154.
 Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne 266.
 Marguerite de France, duchesse de Savoie 163.
 Marguerite de Navarre 9, 62, 86-87, 90, 157.
 Marie d'Angleterre, reine de France 142.
 Marie d'Autriche, impératrice 204, 216.
 Marie de Médicis, reine de France 125, 131-132, 134.
 Marie I^{re} Tudor, reine d'Angleterre 139-141.
 Marlorat, Augustin 148.
 Marot, Clément 9, 36, 167.
 Martí, Juan 219.
 Martin de Braga (saint) 109.
 Maximilien I^{er}, Empereur germanique 75, 117.
 Mazarin, Jules (cardinal) 132.
 Mécène 19.
 Mendoza, Bernardino de 256-257.
 Mendoza, Nuño de 204-205, 208-211, 215, 299.
 Meneses, Jorge de 199-200.
 Mithridate 114.

Molière, Jean-Baptiste Poquelin, *dit* 31-32.

Molina, Tirso de 248-249.

Monluc, Blaise de 83, 91.

Montaigne, Michel de 48, 54, 84-86, 91, 93, 99, 104, 107-123, 163, 311-312, 315.

Montano, Benito Arias 288.

Montemayor, Jorge de 192, 197, 199-200, 287-288.

Montmorency, Anne de 90, 128.

Morales, Alonso de 243.

More, Thomas 70, 72.

Moura, Cristóbal de 270.

Musset, Alfred de 12.

N

Narbona, Eugenio de 255, 258.

Naudé, Gabriel 98.

Navarrete, Bernardino 272-275.

Newberry, Ralph 148.

Nietzsche, Friedrich 27.

Norton, William 148.

Nuñez, Nicolas 142.

P

Parr, William 144-145

Peletier du Mans, Jacques 38, 40, 169.

Perse 33, 204, 216.

Pétrarque, Francesco di ser Petracco, *dit* 14, 48, 70, 97, 109, 160, 166-167, 171, 181-182, 184, 281, 303.

Phalaris 113

Philippe II, roi d'Espagne 8, 141, 205, 219, 240, 249, 252-254, 257, 266-268, 269, 272-283, 291, 298, 306.

Philippe III, roi d'Espagne 8, 203, 205, 207, 212, 216, 240, 252, 258, 261-262, 266, 268-276, 283, 295, 298, 306.

Philippe IV, roi d'Espagne 229, 233, 240, 257, 262-263.

Philippe II, roi de Macédoine 108.

Philoxène 121.

Pibrac, Guy du Faur de 11, 170.

Piccolomini, Aeneas Silvius (futur Pie II, pape) 52, 54, 67, 69-70.

Piccolomini, Alessandro 162, 165-166, 169.

Pierre Lombard 60.

Pirckheimer, Willibald 67, 72-73, 75-78.

Platon 85, 111, 121, 176, 186.

Plutarque 94, 99, 100, 102, 107-123, 256, 258.

Politien, Ange 115.

Poulain de la Barre, François 84.

Puget, Étienne de, sieur de Pommeuse 130.

Puttenham, George 94-95.

Q

Quevedo, Francisco de 221-222, 227, 230, 258, 289, 295.

Quintilien 35-36, 62-63, 113.

R

Rabelais, François 33, 46, 84.

Ramírez Pagán, Diego 199, 200.

Ramplón, Alonso 222.

Refuge, Eustache de 94, 96, 98, 125, 131-136, 315-316.

Régnier, Mathurin 20, 22-31, 312-313.

Renée de France, duchesse de Ferrare 154-155, 163.

Retz, Albert de Gondi, comte de 11.

Retz, Claude-Catherine de Clermont, duchesse de, *dite* la maréchale de Retz 86-87.

Ribadeneira, Pedro de 256.

- Richelieu, Armand Jean du Plessis, cardinal de 132, 137.
- Rochemore, Jacques de 125-131, 305.
- Romieu, Marie de 86.
- Ronsard, Pierre de 10, 20, 22, 24, 26-29, 40, 42, 46, 56, 169.
- Russell, John 149.
- S** _____
- Saavedra Fajardo, Diego 263-264.
- Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de 32.
- Salazar, Eugenio de 192, 197-198, 200-201.
- Salazar, Ambrosio de 315.
- Salinas, Martín de 195, 198.
- San Pedro, Diego de 141-142.
- Sánchez, Miguel 242.
- Sannazaro, Jacopo 9, 168-169.
- Sansovino, Francesco 157, 160, 281.
- Santa María, fray Juan de 258-259, 262.
- Sardanapale 11.
- Sauve, Charlotte de Beaune, baronne de, marquise de Normoutier 102-103.
- Scève, Maurice 9-10.
- Schiller, Friedrich 42.
- Sejanus 132.
- Sénèque 70, 109, 131, 191, 259.
- Serafino dell'Aquila, Serafino Ciminelli, *dit* 157-161.
- Serres, Jean de 148.
- Serres, Olivier de 14.
- Seymour, Edward 144.
- Seymour, Jane 144.
- Seymour, Thomas 144.
- Sickingen, Franz von 81.
- Simonide 119.
- Sirmond, Jacques 137.
- Skelton, John 147.
- Smith, Thomas 146.
- Soranzo, Francesco 269.
- Sorel, Agnès 88.
- Sorel, Charles 131.
- Stein, Eitelwolf vom 75, 77.
- Stromer, Heinrich 68-73.
- T** _____
- Tahureau, Jacques 167.
- Tasso, Bernardo 155.
- Tasso, Torquato, *dit* le Tasse 175-189, 309, 311.
- Thucydide 113
- Tibère, Empereur romain 132, 206
- Torquemada, Antonio de 192, 241, 243, 248.
- Torres Naharro, Bartolomé de 192, 194.
- Trellon, Claude de 30.
- Tymme, Thomas 148-151.
- U** _____
- Ulysse 41, 70, 79-80.
- V** _____
- Vauquelin de La Fresnaye, Jean 20, 22, 26.
- Veale, Abraham 150.
- Velleius Paterculus 132.
- Vic, Méry de 129.
- Villalón, Cristóbal de 192-193, 197, 234.
- Virgile 40-41, 153, 168, 191, 291.
- Vivès, Juan Luis 72, 84, 179.
- W** _____
- Wyatt, Thomas 147.
- X** _____
- Xénophon 117-122, 178, 291.
- Z** _____
- Zúñiga, Francesillo de 192, 195.

TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Nathalie Peyrebonne, Alexandre Tarrête et Marie-Claire Thomine.....	7
Le mépris de cour : Scève, d'Aubigné.....	9
Frank Lestringant	

PREMIÈRE PARTIE FRANCE ET ALLEMAGNE

Satire anti-curiale et émergence du sujet par la négative.....	19
Pascal Debailly	
Des <i>Regrets</i> aux <i>Divers jeux rustiques</i> : un tournant de la satire renaissante ? L'exemple du mépris de la cour.....	33
Bernd Renner	
Comment défendre la cour ? Le <i>Discours de la Court</i> (1543) de Claude Chappuys.....	51
Ulrich Langer	
La critique de la cour dans le <i>Misaulus sive Aula</i> d'Ulrich von Hutten : un exercice de style ?.....	67
Brigitte Gauvin	
« Par mal'heur, les dames peuvent tout ». La première vague d'antiféminisme en France au XVI ^e siècle.....	83
Maurice Daumas	
Histoires secrètes des courtisans : Pierre de Brantôme et la cour méprisée.....	93
Emily Butterworth	

DEUXIÈME PARTIE ÉCHANGES EUROPÉENS

« L'incommodité de la grandeur ». Lectures de Plutarque d'Érasme à Montaigne.....	107
Blandine Perona	
L'éloge paradoxal du favori de cour. La réception de l' <i>Aviso de privado</i> d'Antonio de Guevara en France dans la première moitié du XVII ^e siècle.....	125
Delphine Amstutz	

Les éditions anglaises du <i>Mépris de la cour</i> de Guevara :usages d'une traduction.....	139
Susan Baddeley	
« [...] <i>qui perduto ho il canto, il gioco, il riso</i> » :La satire de la cour entre Italie et France (1540-1580)	153
Concetta Cavallini	

TROISIÈME PARTIE ITALIE ET ESPAGNE

« <i>Fuggo sdegno di principe</i> » : Le renversement du discours courtois dans trois dialogues de Torquato Tasso	175
Silvia d'Amico	
Misères de la cour dans la littérature espagnole de la Renaissance	191
María del Rosario Martínez Navarro	
330 La critique de la cour d'Espagne par Bartolomé Leonardo de Argensola au tournant du XVI ^e siècle.....	203
Hélène Tropé	
Vil(le) anomie de picaros et évolution de la conception du service dans les Cours ...	217
Cécile Bertin-Élisabeth	
Cour et campagne dans quelques pièces espagnoles de la fin du XVI ^e siècle et du début du XVII ^e siècle	239
Juan Carlos Garrot Zambrana	
Mépris de la cour et art de gouverner dans la littérature politique (Espagne, fin XVI ^e -début XVII ^e siècle).....	251
Alexandra Merle	
De la chronique au sermon : Moraliser la cour au début du règne de Philippe III....	265
Sarah Voinier	
<i>Lejos de la curiosa pesadumbre</i> . Un lieu retranché de la cour : l'épître en vers espagnole du XVII ^e siècle	281
Mercedes Blanco	
Catalogue des ouvrages exposés à la Bibliothèque de la Sorbonne	303
Jacqueline Artier et Isabelle Diry	
Index nominum	317
Association V.L. Saulnier	323
Activités du centre V. L. Saulnier	327
Table des matières	329

